

WANDA

Wendall Utroi

Wanda

Conception de la couverture, Gaëlle Merlini.
www.gaelle-creative.com

Correction : Florence Clerfeuille
fclerfeuille@amotsdelies.com

© Wendall UTROI

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits, et le seul responsable du contenu de ce roman.

Wanda

À mes enfants et mon épouse,

À Catherine, Chantal, Colette, Émilie, Florence, Isabelle, Jacky, Justine, Laurine, Nadia, Patricia, Sophie, Viviane. Lecteurs, correcteurs et conseillers de la première heure sans qui cette histoire ne serait pas ce qu'elle est. Ils m'ont apporté une aide et des conseils précieux, toujours avec bienveillance, qui m'ont permis de donner le meilleur de moi-même.

À vous, lectrices et lecteurs, sans qui cette aventure ne serait pas possible. À vos messages sympathiques, vos mails, votre enthousiasme et votre soutien constant.

Aux pages des réseaux sociaux qui apportent un regard nouveau sur l'autoédition et permettent la découverte d'auteurs dont on parle peu. Je pense aux Mordus de thrillers, au Club des « mordus » de lecture, Lecture Passion, Serial lecteur, L'antre de l'autoédition, Des livres et moi, et tous les autres qu'il m'est impossible de citer ici.

Aux passionnés de lecture qui, au travers de pages, de sites, blogs, vidéos, transmettent leur amour des livres : Agnès, Annick, Aurélie, Caroline, Criss, Chris, Estelle, Florence, Frédéric, Isabelle, Lau, Lou-Ann, Murielle, Olivia, Stéf, Stéphane, Rachel, Virginie et tous les autres, et ils sont nombreux, que je n'ai pas cités.

Wanda

*L'amour est une offrande que la vie nous accorde,
quand il s'étiole et vous manque,
il vous ronge le cœur et l'âme.*

Wendall Utroi

*« Regarde au fond de toi, là où tu te caches, regarde-toi sans
masque ni maquillage. Tu y découvriras tes lâchetés, ton être à
nu. Tu y apercevras tes doutes, tes erreurs, tes mensonges et tes
traîtrises. Tu auras peur quand tu verras ton âme. »*

Wendall Utroi

L'histoire se déroule dans des villes ou villages existants, cela permet de donner plus de réalisme et de se projeter plus facilement. Les personnages sont tous issus de l'imaginaire de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes réelles ne pourrait qu'être le fruit du hasard et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.

SOMMAIRE :

| | |
|------------------------------|-----|
| UN MATIN D'AVRIL | 1 |
| LE PARC COMMUNAL | 13 |
| UNE JOURNÉE SPÉCIALE | 27 |
| LYON OU PARIS ? | 33 |
| LAISSEZ-MOI UN MESSAGE | 43 |
| TOILETTES OCCUPÉES | 54 |
| BEAUCOUP DE COURAGE | 67 |
| LA FONTAINE AUX CYGNES | 78 |
| LE PHYSIONOMISTE | 86 |
| LA BIBLIOTHÈQUE | 95 |
| UN STEAK SAIGNANT | 103 |
| LE PONTON DE BOIS | 115 |
| GÉRARD LEMOINE | 127 |
| UNE NUIT D'HÔTEL | 138 |
| CENT COUPS DE FIL | 149 |
| LA DISPUTE | 158 |
| UN HOMME MEURTRI | 169 |
| LE PARI | 177 |
| LES SALTIMBANQUES | 189 |
| UN PARI EST UN PARI | 200 |
| L'AVIS AU PARQUET | 208 |
| LES MENACES | 213 |
| L'HUMIDITÉ POUR COMPAGNE | 215 |
| LE VENT SENT MAUVAIS | 225 |
| LA VOISINE, MIREILLE | 231 |
| DES PIEDS GELÉS | 242 |
| L'AMERTUME DU HOUBLON | 253 |
| UNE LUNE VOILÉE | 259 |
| LA VIEILLE DE LA RUE CHARCOT | 276 |
| UN CINGLÉ À L'HEURE DU CAFÉ | 281 |
| PAS DE VISITE | 290 |
| LE MASQUE DU BOURREAU | 299 |
| LA MER | 311 |
| UN TERRAIN MINÉ | 321 |

Wanda

| | |
|------------------------------------|------------|
| OH LE CON ! | 327 |
| CHAMBRE INDIVIDUELLE | 334 |
| UNE VUE REPOSANTE | 341 |
| PAS DE LAMENTATIONS | 349 |
| UNE BELLE SURPRISE | 360 |
| QUELQUES MOTS DE L'AUTEUR : | 378 |

UN MATIN D'AVRIL

Il est des matins où l'on a dormi si profondément que l'on doute de l'endroit où l'on se trouve. Les yeux toujours clos, on hésite, on tâtonne, déboussolé, perdu dans cet inconnu cotonneux. On se réveille, comme amputé de la réalité qui nous tend les bras. Il est des matins, plus rares, où le rayon de soleil qui lèche notre visage éclaire un sourire, signe que la nuit fut douce et réparatrice. Puis, il y a ceux, plus fréquents, où l'on s'engouffre sous la couette, refusant la cruelle lumière du jour. Ce matin, le réveil ne ressemble à aucun de ceux-là ; la tête me tourne sans que j'aie entrouvert les paupières. Une sensation de vide abyssal dans la poitrine en est le prélude. Je frissonne, la brume d'un matin d'automne nappe mon esprit engourdi, je ne parviens pas à me lever. Je prends une inspiration profonde, j'expire lentement, cherchant à reprendre contact avec la réalité... Otage de mon lit, j'ai l'impression d'être fiévreuse. Je perçois une chaleur étrange et inhabituelle entre mes jambes, ardente et humide.

Une mise en garde de ma mère me revient en tête ; je vais bientôt avoir treize ans... Elle m'avait indiqué que ces contretemps arrivent aux filles de mon âge. Mes douleurs au ventre la veille étaient un signe. Il fallait donc que cela se produise, une fatalité contre laquelle rien ne sert de lutter ; pourtant, j'avais espéré que la vie m'épargnerait.

Je suis désormais bien comme toutes les femmes.

Ce matin différent en devient particulier, une prémonition. Je m'attends au pire, comme on devine l'orage. J'en ai à présent la certitude, rien ne sera plus comme avant.

Pourtant, hier ressemblait à un dimanche comme tant d'autres. Tante Gisèle était venue rendre visite à ma mère à la maison. Elles avaient, une partie de l'après-midi, étanché leurs rancœurs en des rasades goulues de vin rosé pas frais, tout en déversant leur bile sur les voisins. Les deux bouteilles avaient rendu les armes depuis peu quand, sans surprise, elles s'étaient chamaillées pour une futilité ou un ricanement de trop. Mais cette fois, à ma grande stupeur, mon père ne s'était pas levé de son fauteuil ; il s'était saisi de la télécommande et avait monté le son du téléviseur, un peu trop fort sans doute. Le commentateur sportif s'égosillait sur une action offensive du Paris Saint-Germain quand soudain, le téléphone portable de ma mère vint étoiler l'écran sur toute sa longueur et s'éclater en miettes sur le carrelage. L'image vacilla, grésilla, et le chroniqueur se tut à jamais. Je ne sais pas qui, de la télévision ou de mon père, fuma le plus. Il s'était levé et m'avait lancé un regard accablé. L'écume débordait de sa bouche tandis qu'il vociférait des insanités à s'en arracher les cordes vocales.

Il avait claqué la porte, saisissant au passage les clés de la Mégane. Ma mère s'était éteinte, ce qui ne lui ressemblait pas. Elle l'avait suivi des yeux sans bouger, rentrant le cou dans les épaules, comme on attend le bruit du tonnerre après la foudre.

Après une minute d'un silence qui frôla l'éternité, on avait entendu le moteur vrombir et la guimbarde s'éloigner dans un crissement de pneus.

L'équilibre monté sur ressorts, elle était parvenue à se hisser en tenant le bord de la table, et avait houspillé tante Gisèle tout en dodelinant de la tête.

— C'est de ta faute, pouffiasse ! T'as toujours été jalouse de mon couple ! Dégage et ne reviens plus, briseuse de ménage ! Sale garce !

Gisèle, sa sœur cadette, dans un ultime élan de sagesse, s'était gardée de répondre, et le pas chancelant avait à son tour fait trembler les gonds. Ma mère s'était laissé retomber sur sa chaise tel un flan qu'on démoule ; sa tête avait heurté la table. D'un bond, elle s'était redressée, sans gémir, et l'œil sanguin, empli de colère et d'alcool, m'avait lancé d'une voix pâteuse :

— Eh, toi, la merdeuse ! Tu pourrais sortir le nez de tes bouquins un peu, et aller jouer dehors, ou faire tes devoirs. Allez, dégage au lieu de me regarder comme ça avec tes yeux de merlan frit ! Qui c'est qui m'a mis une abrutie pareille dans le bide ? Tu ressembles bien à ton père ! Allez, barre-toi !

Je l'avais fixée, hésitante.

— File, je te dis !

J'étais montée dans ma chambre sans même qu'elle s'en rende compte avec mon *Robinson Crusoé* sous le bras. La carapace avait résisté, et presque sans état d'âme, je m'étais replongée dans cette île qui me semblait paradisiaque. Il y avait bien

longtemps que ses mots blessants ne m'atteignaient plus. Du moins, je tentais de m'en persuader. La cuirasse tenait bon, et à chaque fois je devais la durcir, la rendant plus épaisse. Mon père rentra tard, je n'entendis pas de dispute cette fois, les ronflements indiquaient qu'elle cuvait déjà son vin.

...

Ma mère est distante depuis quelques années, pas qu'elle ne m'ait jamais aimée, mais son amour s'est éteint, ou peut-être me déteste-t-elle ?

En tout cas, elle souffre d'une morosité profonde qui l'empêche de voir le verre à moitié plein. Elle se lamente à longueur de journée. Une éternelle insatisfaite, une déçue de la vie, une aigrie. Faites-la gagner au loto, elle y trouvera encore à redire : « La cagnotte est moins grosse que la semaine dernière, les numéros sont tous impairs ». Enfin, jamais contente. Je n'ai pas l'impression qu'elle en a conscience, c'est juste que c'est le seul moyen qu'elle ait trouvé pour que l'on s'intéresse à elle. Ce stratagème fonctionne un peu avec les voisins, mais mon père et moi, on n'en peut plus.

Elle passe des heures sur sa tablette tactile, ou au téléphone avec ma tante, jamais un moment pour moi, ou alors pour que je lui serve de public et que je l'écoute pleurnicher. En grandissant, je n'ai pas vu mes parents s'éloigner de moi, cela s'est fait en

douceur, un peu à la façon des glaciers qui fondent dans les montagnes. J'ai l'impression que l'on n'a jamais été une vraie famille, ou si peu. Cela s'est aggravé depuis sa dépression, nous sommes devenus un groupe de personnes qui vivent ensemble.

Mon père nous abandonne toute la semaine au volant de son semi-remorque, et réapparaît le vendredi soir, à chaque fois épuisé par ses périples internationaux. De temps à autre, il me ramène un petit cadeau, souvent un livre qu'il m'offre en cachette. À la maison, il passe le plus clair de son temps devant la télé. Il parle peu, et quand on l'entend, c'est pour bougonner contre le programme de la boîte à images, ou hurler avec ma mère.

Quand il en a marre, il prétexte un rendez-vous ou une course pour s'éclipser à moto.

Au début, à ce que je m'en souviens, ma mère allait bien, son travail à mi-temps et l'entretien de la maison ne lui laissaient que peu d'occasions de se plaindre. Je n'ai pas en mémoire d'avoir été malheureuse, ni heureuse d'ailleurs, dans les premières années de mon enfance.

C'est par la suite que les choses se sont gâtées, je venais de fêter mes huit ans, elle a été licenciée après la fermeture de la petite supérette. La dépression qui guettait dans l'ombre s'est ruée sur elle, et en quelques mois, elle lui a gangréné le cœur, le moral et les méninges. Les comprimés se sont installés sur sa table de chevet, puis celle de la cuisine, et ont finalement envahi tous les recoins de la maison. Elle est devenue irritable, acariâtre

au point que son timbre rieur a mué en une voix aussi rêche que la langue d'un chat.

Les disputes le week-end se sont faites plus fréquentes, puis systématiques. Les premiers griefs concernant mon existence ont vu le jour. En quelques semaines, de sa « petite chérie », je m'étais métamorphosée en la « sale gosse » au « boulet » et à la « plaie ». J'apparaissais comme la cause de tous ses maux, l'enfant non désirée qui avait forcé le passage, et à la maternité et devant le curé. Elle me reprochait d'être là tout simplement. Ayant mis fin à ses études à ma naissance elle me rendait coupable de sa médiocrité, tout comme de ses bourrelets et vergesures. J'étais la blessure qui suppure et qui ne guérit pas, le tableau vivant de ses échecs. Dès lors, elle déversa tout son fiel et sa rancœur sur moi, jour après jour, égratignant mon amour pour elle. Puis dans les mois suivants, l'alcool s'empara de tout son être.

Dans la maison, ça gueulait, ça s'insultait et se menaçait jusque tard le soir, parfois ça s'étripait. Au début, j'en pleurais toutes les nuits. Je m'endormais les ongles ensanglantés par la peur, épuisée de remords, car j'étais persuadée que tout était de ma faute. J'ai espéré, courbé l'échine, et encaissé les brimades et les coups de cutter sur mon âme d'enfant.

Quand cela n'a plus suffi, j'ai prié à en devenir dingue, répétant une litanie que je ne comprenais pas, m'en remettant au Bon

Dieu en jurant d'être toujours plus sage. Je gardais un mince espoir que cela s'arrange.

Mais une nuit, dans un rêve, je l'ai croisé... Mon espoir était là. Il était tout chétif et maladif, il gisait dans le caniveau. La gueule ouverte, les chairs meurtries, il m'implorait de croire encore en lui, me suppliait de ne pas l'abandonner, de lui laisser une dernière chance. Son œil qui me dévisageait brillait toujours un peu, de cette lueur pâle d'un mourant qui s'éteint. Je l'ai regardé crever en pleurant, et en me jurant que jamais plus il n'aurait prise sur moi. Ce matin-là était un peu comme aujourd'hui. J'avais compris qu'une partie de moi devait s'éteindre pour que l'autre puisse survivre. Tenter de grandir en me tannant le cuir était depuis mon objectif.

...

Aujourd'hui, alors que ma treizième année se profile, la douleur et la peine font partie de moi. Je les trimbale comme des amies maudites. Elles m'ont endurcie à force de mordiller mon âme, je me demande si je n'apprécie pas leur présence.

En ce moment, la semaine, ma mère est plutôt calme, elle passe des heures sur sa tablette à jouer, un verre à la main, ou devant la télé. De temps à autre, elle m'adresse un sourire ou un mot gentil, comme pour gommer les méchancetés débitées les heures précédentes.

C'est sa technique ; elle noircit mon cœur en gravant ses horreurs au burin et elle tente de les effacer avec une éponge comme on lave une ardoise. Mille fois elle y a sculpté ses reproches infâmes. À force, l'ardoise s'encrasse, et laisse en filigrane des marques inaltérables.

...

Je me lève en tenant ma chemise de nuit, presque honteuse, déboussolée, le front luisant de sueur. Je m'engouffre dans la salle de bains et me précipite sous la douche. Il me faut dix minutes pour reprendre mes esprits. Ma mère range une pochette sous le lavabo pour parer au problème des filles de mon âge, je me sens gauche et mal à l'aise. Je galère un peu, et finis de me préparer. Ce matin les cours débutent à 9 h, rien ne presse. Retour dans ma chambre, je change les draps et termine d'enfourner mes livres de classe dans mon sac à dos.

Il est 8 h 15, je descends les marches, un peu vaseuse.

— Salut Mam !

Assise sur le canapé, elle grogne une sorte de « Salut ».

— Papa est parti ?

— Oui, comme d'hab, à 6 h.

— Tu veux un café ?

— Non, j'en ai un, déjà.

Je furète dans la cuisine, pose ma tasse sur la table. Quelque chose me manque, une présence. Il me faut quelques secondes pour réaliser.

— Maman ? Tu as vu Perline ?

— Non ! Ton père a dû la laisser dans le jardin en sortant.

J'ouvre la porte-fenêtre et appelle ma chienne, mais n'obtiens pas de réponse. Cette petite boule de poils de race bichon, croisée avec on ne sait quoi, ne loupe pourtant jamais une occasion de me faire la fête.

Je la hèle à plusieurs reprises, sans la voir apparaître comme à l'accoutumée. Je me dirige vers le cellier où son panier règne en maître près de la chaufferie... Elle est là, cette grosse feignasse, recroquevillée sur elle-même.

— Alors, ma fille ! On se la coule douce !

Il me faut un quart de seconde pour me rendre compte qu'elle ne va pas bien. Elle ne bouge plus... Sa petite tête roule sous ma caresse. Un cri m'échappe, un cri de désespoir, de douleur et de haine. L'effroi devient mon monde. Non, ce n'est pas possible, pas elle ! Pourquoi mon toutou, mon bébé ?

Elle est tout pour moi, le réconfort de chaque instant, l'amour que l'on me refuse. Je la soulève délicatement et la prends dans mes bras. Sa tête se renverse dans le creux de mon coude, ses oreilles se retournent. Les larmes brûlent mes yeux. Mon cœur